

COURSEGOULES :
HIER ET AUJOURD'HUI

par Pascal FOLIN

Nous nous proposons d'exposer ici les grandes lignes de notre recherche sur la vie quotidienne de nos villages de l'arrière-pays au début du siècle (1).

Nos prospections à partir de guides historiques et de pré enquêtes nous ont amené à fixer notre intérêt sur le village de Coursegoules en raison des possibilités d'étude qu'il offrait. En effet, de par sa situation historique et géographique, celui-ci a précieusement conservé son riche héritage culturel jusqu'aux environs de la deuxième guerre mondiale, date à laquelle la désertion du village s'est accentuée, entraînant la rupture des transmissions orales des connaissances, coutumes et activités traditionnelles. Malgré son aspect monographique notre démarche ne se restreint pas à l'étude exclusive de cette microsociété mais demeure généralisable à l'ensemble des villages bordant les pentes de la chaîne du Cheiron.

Comme nous le verrons par la suite, le passé autarcique de Coursegoules a préservé soigneusement depuis de nombreuses générations les modes de vie ancestraux. Aussi c'est avec les témoignages des derniers villageois ayant vécu cette époque, que nous allons essayer de reconstruire la vie quotidienne d'alors. Dans un souci de pluralité d'approches, notre analyse du groupe sociologique se fera en étroite relation avec l'étude du milieu morphologique, écologique et historique, car seule une démarche où ces deux voies d'investigation sont conjuguées permet d'appréhender la réalité psychosociologique d'un village.

I - COURSEGOULES : LE LIEU, SON HISTOIRE

En se penchant sur l'histoire de Coursegoules on constate qu'il ne reste que peu d'éléments rendant compte de son existence avant l'époque romaine" Toutefois quelques haches polies et plusieurs fragments de poteries révèlent une occupation humaine du territoire à l'âge du bronze final ou du premier fer. D'autre part" aux environs de la bastide Vespluis, une meule servant au polissage des outils de pierre au néolithique a récemment été découverte. Ces quelques vestiges témoignent que la vie à Coursegoules remonte à la préhistoire.

Cependant ce sont les Romains qui: vers le IIe siècle de notre ère, édifièrent une réelle ébauche du village avec "vicus altus" le haut village. Ce premier rassemblement de maisons avait pour but de faciliter le commerce avec l'arrière pays. Il se trouvait sur la Via Ventaniat voie romaine officielle. Les premières traces de richesse apparaissent et l'organisation sociale du village se modifie profondément. Le centre du village s'entoure de "villas" à Saint Michel, à Camp Reu, à Viriou, au Bau de Saint Jean et à la Serre de la Madeleine. Le "haut village" comptait plus d'une centaine d'habitants, jouissant d'une civilisation riche et raffinée. Jusqu'aux Ve et Vie siècles, l'organisation romaine "chapeaute" la vie rurale du territoire.

Avec le déclin de l'empire romain certains lieux d'habitation sont abandonnés comme le "haut village" et Camp Reu ; d'autres restent actifs comme l'actuel centre de Coursegoules. La vie économique est alors précaire jusqu'au Xe siècle. Simultanément, le christianisme se développe et son autorité frappe la vie des campagnes. La chapelle Saint Michel? anciennement temple romain, est aménagée en sanctuaire catholique.

Les troubles et les heurts qui s'installent entre le Xe et le XIIIe siècle imposent la construction de fortifications. C'est ainsi que le village s'entoure de remparts et de ses trois portes fortifiées. A cette époque sont construits également le château et l'église- Puis les petits seigneurs étant regroupés en un seul pouvoir, l'activité quitte les sites stratégiquement

imprenables pour gagner la plaine et la cultiver. La prospérité s'installe progressivement et les habitations trop éloignées des terres fertiles sont peu à peu désertées.

Coursegoules a atteint à cette époque une dimension appréciable et, n'étant sous aucune dépendance féodale précise, s'est intégrée aux terres des Villeneuve, afin de créer des liens économiques avec les autres dépendances. Coursegoules n'avait en effet de relation avec les autorités féodales qu'au niveau des impôts. Quelles que soient les guerres et les fluctuations économiques et religieuses, le village gardait son rythme propre sous le chef de l'église catholique. En 1620 les créanciers des Villeneuve mettent le village en générale distribution. Les Coursegoulois proposent alors au roi, en échange d'une certaine autonomie, de racheter eux-mêmes le village et de l'offrir au souverain. Ainsi Coursegoules devient ville royale et le reste jusqu'à la révolution française.

Pour décrire ce village le mieux est d'emprunter les pas de celui qui y "rive. A quinze kilomètres de Vence, après le col et en passant par Vescagne, on découvre un petit village juché sur une colline au pied du Cheiron. Au pont de la Cagne on suit la route de Bezaudun et l'on arrive au bas du village. Il vous suffit alors d'emprunter la petite route qui vous mène à la place de la Combe pour découvrir un village qui a gardé toutes ses particularités du XIe siècle. Avec son orientation sud-est" le village de Coursegoules surplombe les plaines et les collines qui s'éloignent au sud vers Saint Barnabé. Des fortifications, hautes de plus de dix mètres à certains endroits, encerclent le village auquel on peut accéder par trois portes fortifiées. Les ruelles tortueuses sont pavées et de nombreux escaliers en pierres tentent de faciliter la circulation dans ce village bâti sur un terrain très pentu. Les maisons sont rassemblées en petits îlots délimités par des ruelles étroites. Elles sont bâties en pierres du pays, assemblées à la chaux. Accollées les unes aux autres, elles disposent généralement de deux ou trois étages. Les enduits sont également composés de chaux et de sable du pays. Les planchers et charpentes sont réalisés avec des boiseries de bonnes dimensions ; quant à la couverture des toits, elle est faite de tuiles rondes en terre cuite- Les portes d'entrée sont surélevées, ornées de deux marches en pierres de taille. Cette surélévation est nécessaire l'hiver pour isoler la porte du sol enneigé. La distribution de l'eau et les lieux de rencontres sont organisés selon deux axes : le haut village et le bas village. Le haut village profite de la place du verger et de celle de la Combe avec sa fontaine. Le bas village possède la place du Plan et son lavoir et la placette avec sa fontaine. Le four communal est situé au centre du village. Au nord, nous trouvons l'église et les vestiges du château. Sur la frange sud du village les écuries, les granges et les petits jardins particuliers bordent les remparts. Au sud-ouest du village, un peu à l'écart, il y a le moulin et son canai dont les eaux rejoignent la Cagne.

Si l'on parle du cadre géographique Coursegoules se dresse sur une colline à vingt kilomètres du bord de mer, à mi-chemin entre la montagne et la plaine. Au sud, les plaines vallonnées de la Saume, de Garayagne, s'étirent jusqu'au hameau de Saint Barnabé. Le versant nord est bordé par la chaîne du Cheiron, qui surplombe le village avec ses 1400 mètres d'altitude. Des champs en "restanques", c'est à dire retenus par des murettes en pierres, nous amènent à l'ouest à la colline du "haut village", qui forme l'orée de la forêt de Vallongue. La Cagne arrose paisiblement les pieds de Coursegoules pour se tourmenter après le Saut du Ray, et pour dévaler au fond des barres rocheuses de Veseagne.

Le dégagement des plaines du sud apporte un ensoleillement maximum toute l'année. Ceci explique l'absence de gel en hiver, malgré Ses mille mètres d'altitude du village. Le climat est de type montagnard avec des températures assez basses en hiver. On a noté en 1909 et en 1929 un mètre de neige, en 1967 plus de 80 centimètres de neige. Toutefois

l'enneigement fond rapidement après une journée ou deux de soleil. Les températures moyennes en hiver sont de moins dix degrés la nuit et de cinq degrés la journée. Les étés sont très chauds avec des températures de trente à trente cinq degrés à l'ombre durant la journée.

L'hygrométrie est nettement plus faible que sur la côte. "A l'intérieur les hauts reliefs reçoivent en plein les vents d'est-sud-est (...). La différence de température entre les hautes vallées et le littoral crée des bises de vallée souvent très fortes en été, il souffle en hiver des "montagnères", vents froids du nord attirés par de petites dépressions qui circulent sur le littoral (...). Le régime des vents commande celui des pluies. Celles-ci tombent surtout au printemps et à l'automne (-.). L'automne compte près de 40 % de pluies annuelles, le printemps presque autant »(2).

Pour comprendre la nature du sol de la région coursegouloise, il faut rappeler que la poussée pyrénéenne est-ouest a formé le talus pré-alpin. "L'érosion de ces masses calcaires a modelé des "lapiés" dans le massif du Cheiron. Puis la poussée alpine nord-sud est venue malmener à son tour cette masse calcaire. En provoquant le glissement des couches les unes sur les autres, elle a rompu les superpositions traditionnelles des roches. (...) Il arrive que l'on rencontre une couche crétacée comprimée entre deux couches jurassiques. Cela s'inscrit de façon originale dans le paysage, une succession de parois abruptes séparées par les éboulis plus doux du crétacé" (3). Ces bouleversements géologiques ont tourmenté la nature du sol. Ainsi on distingue des sols rocheux : les pentes du Cheiron, des sols où alternent humus et calcaire; le trépat, et des prairies au sol basique en profondeur, c'est à dire ayant des carences en oligo-éléments s potassium, zinc, etc.. et au sol acide en surface du à la décomposition des végétaux.

La végétation coursegouloise possède un riche éventail d'arbres : pin maritime et pin noir d'Autriche, chêne blanc et chêne vert, frêne, hêtre, pommier, poirier, tilleul, érable et quelques châtaigniers. Parmi ces essences le taillis varie de sept à huit ans à plus de cent ans. En 1860, le droit d'ufloage, c'est à dire de prendre du bois de chauffage pour cent cinquante feux, précisait que "ce bois devait avoir un taillis de vingt cinq ans" (4). Les plantes aromatiques sont aussi en grand nombre, il y a du romarin, de la sarriette, du thym, de la lavande sauvage, du serpolet. Les buissons de buis et d'églantiers se rencontrent sur toute la commune" L'herbage se compose essentiellement de ray-grass, d'actile, de trèfle blanc et violet, de ciste blanc, de plantin et de fenouil. Nous trouvons également un large éventail de sortes de champignons : rusule noire, verte, violette, chanterelle grise, coulemelle, sanguin, petit gris.

La vie administrative a été fort développée. Coursegoules jouissait encore? au début du siècle d'une économie prospère. L'ampleur de sa population et sa position de chef lieu de canton impliquait un encadrement juridique, éducatif, municipal, policier et religieux. Administrativement, Coursegoules chapeautait les communes de Bezaudun, de Bouyon, des Ferres, de Consegude, Ciplères, Gréolières et Courmes. Il y avait un conseil de commune, un tribunal et des agents chargés de justice tels que ; juge de paix huissier, substitut et greffier"

Un percepteur contrôlait les contributions. La sécurité était assurée par des gendarmes, des gardiens de la paix et un garde forestier. Il y avait un receveur des postes, un facteur rural pour les campagnes. Un instituteur et une institutrice dispensaient des leçons à plus d'une trentaine d'élèves. Deux cantonniers entretenaient le village. Par ailleurs un notaire, un médecin et un prêtre demeuraient en permanence au village.

Comme nous venons de le découvrir, l'histoire, le cadre géographique et l'organisation interne du village confinaient ce dernier dans un certain isolement. Les divers éléments qui constituaient ce retranchement étaient étroitement liés et complémentaires. En effet" si la vie communautaire du village était si développée, cela répondait aux nécessités d'entraide entre chaque famille pour résoudre les difficultés de chacun. Ce soutien quasi-permanent entre villageois provenait d'une réalité économique, celle de l'autonomie, mais les amenait aussi à un repliement sur eux. On peut dire que ce type d'économie autarcique fonctionnait en système auto-entretenu. L'isolement géographique entraînait des problèmes de communication, entraînant à leur tour Pobligation pour les habitants de pourvoir entièrement à leurs besoins. Cela augmentait l'appauvrissement des échanges avec l'extérieur et renforçait l'isolement géographique et l'obligation de se suffir à soi-même. Ce cercle auto-entretenu remonte à très longtemps et a fonctionné jusqu'à la deuxième guerre mondiale, date à laquelle le village s'est ouvert vers l'extérieur. C'est dans ce contexte que les coutumes et traditions se sont perpétuées de génération en génération. Ainsi Coursegoules se révèle de nos jours un terrain privilégié pour l'étude psychosociologique de la vie quotidienne des villageois de l'arrière pays du début du siècle.

II - COURSEGOULES : LA VIE FAMILIALE ET QUOTIDIENNE

A l'époque qui nous intéresse, le travail" les réjouissances et les grandes étapes de la vie telles que le mariage* les naissances- et même les décès suivaient des règles identiques depuis très longtemps. Les gens harmonisaient leur existence en fonction des exigences saisonnières. Ainsi la plus grande partie des mariages se faisait en janvier-février ou en octobre-novembre, mois calmes : il n'y avait pas de travail aux champs et d'autre part la vente des récoltes permettait des achats nécessaires aux futurs époux ou pouvait encore servir pour la constitution de dots. Quant aux naissances, elles se répartissaient essentiellement entre les mois de février, juin et septembre. A l'époque, les moyens contraceptifs étant pratiquement inexistants, dans un laps de temps de neuf à onze mois après les mariages, on notait une forte croissance du taux de natalité. Corn ne les mariages et les naissances, les décès étaient soumis à l'influence des saisons. On remarquait qu'aux changements de saisons le taux de mortalité par tuberculose était à son acrophase. De même durant les grosses chaleurs les conditions d'hygiène précaires accentuaient la mortalité.

L'utilisation de l'espace était sensiblement la même dans toutes les habitations. 11 y avait généralement deux étages car ce type de construction répondait aux besoins d'indépendance des membres de la famille. En effet cette structuration des pièces en niveaux permettait d'une paré aux enfants récemment mariés de demeurer chez les parents jusqu'à l'achat d'une maison et i'autre part il était fréquent que les grands parents ou les parents vivent sous le même toit que leurs enfants ou petits enfants. La cellule familiale vivait alors un sens plus large que de nos jours. L'organisation des pièces pouvait varier d'une maison à l'autre en raison de l'exposition ou de l'humidité, nais, de manière générale, le premier étage constituait le niveau principal, c'est à dire la pièce à vivre. Le village étant en forte déclivité, les caves étaient sous le niveau du sol pour la rue supérieure et au rez-de-chaussée pour la rue inférieure. Cet accès de plein pied par la rue basse, facilitait énormément les manipulations de farine, avoine et pommes de terre. On déposait également dans les caves les produits alimentaires qui demandaient une certaine fraîcheur.

Les conditions de chauffage, d'éclairage et d'approvisionnement en eau étaient assez précaires. Les bois environnants fournissaient le bois de chauffage" Quant à l'éclairage, c'était un luxe dont on usait avec parcimonie. La lampe à pétrole éclairait la pièce principale durant le souper, tandis que les lampes au carbure et les câlins servaient lors de déplacements nocturnes. L'eau courante a été installée au village en 1935. Auparavant on allait chercher son eau à la fontaine de la place de la Combe, à la placette ou encore à la place du Plan. il va sans dire que l'approvisionnement en eau était une corvée et qu'on utilisait cette eau avec économie.

Au sujet de l'alimentation, il faut noter que Coursegoules avait une économie fermée. Les productions familiales subvenaient presque entièrement aux besoins alimentaires de celles-ci. Pour les quelques produits manquants au village, il y avait deux "comestibles" qui étaient une sorte d'épicerie réduite à sa simple expression. On pouvait y trouver du beurre, des légumes secs, des épices, de l'huile, du savon, du café et plus tard du tabac.

Quand arrivaient les rigueurs de l'hiver, les farines étaient entreposées au grenier, le cochon séchait au saloir et les légumes d'hiver étaient repiqués des bords de la Cagne dans les petits jardins familiaux. On prenait alors Je temps de profiter de sa famille et de ses amis. Le soir, une fois le jardin fait et les bêtes soignées" on s'invitait pour la veillée. Les rues de Coursegoules se peuplaient peu à peu de silhouettes marchant rapidement et se guidant à l'aide de lampes à huile. Les gens se recevaient mutuellement. Quand on allait veiller chez quelqu'un cela constituait ce que nous pourrions appeler "une sortie". Il faut noter que c'étaient surtout les femmes qui participaient aux veillées, les hommes préférant aller jouer aux cartes en buvant un petit alcool au cercle du village. Elles s'installaient autour de la cheminée, chacune un ouvrage à la main, et les discussions commençaient entrecoupées de silences "pour reprendre sa salive" ; car pour bien tourner le chanvre ou le lin, il faut mouiller la fibre. On pariait des dernières affaires publiques, des mariages à préparer. On plaisantait sur les voisins ou sur Seytre le "fada". On songeait aux futures récoltes. Les enfants jouaient un peu plus loin, laissant les adultes parler tantôt à grands renforts de voix, tantôt à voix basses pour les sujets de discussion importants. Une fois les affaires du jour épuisées, les anciennes remémoraient aux plus jeunes les histoires du passé : celle de Antoine le "trompetaire" ou de pépé Victor, ou celle de monsieur France et bien d'autres encore. Elles contaient aussi des légendes coursegouloises comme celle de Mia vestale et du berger", qui explique pourquoi il n'existe qu'un seul arbre sur la crête du Cheiron avec souvent sur une de ses branches un oiseau. Les soirées s'écoulaient ainsi à "papoter" en dégustant des châtaignes grillées ou des fruits secs. Dans la vie quotidienne d'autrefois les veillées avaient un rôle de distraction et de rapprochement entre villageois. Elles permettaient aussi, tout en filant le chanvre et le lin, de se tenir au courant de la vie du village. C'est toujours lors de ces longues soirées qu'on prenait conseil et que l'on décidait des achats, des ventes et de l'avenir. Vers vingt deux ou vingt trois heures la cheminée recevait sa dernière fournée de bois et on rangeait la quenouille et les grosses pelotes. Puis à pas rapides on regagnait son foyer.

En été, il y avait aussi des réunions le soir. Quand on revenait des champs, après quinze heures de travail au soleil, on soupaît puis on sortait des chaises sur la place pour profiter de la fraîcheur du soir. Les places du Tilleul, de la Combe, du Plan et la placette se constellaient de petits îlots de discussion. On s'interpellait d'un bout à l'autre de la place, il y avait les enfants qui faisaient des plaisanteries. Les sujets de discussion s'articulaient autour des récoltes, de la transhumance et des problèmes d'alimentation en eau. Ces réunions étaient

toutefois plus brèves que les veillées car le lendemain une autre journée de travail demanderait encore beaucoup d'efforts.

Malgré les témoignages oraux et les ouvrages traitant de la vie familiale et quotidienne dans nos villages de l'arrière pays, un effort d'imagination est nécessaire pour tenter de sentir et comprendre dans quelle ambiance les rapports familiaux s'opéraient et comment une journée banale se déroulait. Pour ce faire, après les descriptions précédentes, il convient d'oublier pour un moment l'opulence et l'agitation qui nous entourent : voitures, télévisions, alimentation abondante et variée, confort, horaires, téléphone, etc. On redécouvre alors une vie simple aux exigences existentielles frugales. On aspirait bien moins à la richesse et au prestige qu'à une vie familiale et professionnelle stable. Depuis la naissance jusqu'à la mort la vie était calquée sur des modèles ancestraux où, à chaque étape de la vie, des repères guidaient l'évolution de l'individu. Ainsi l'enfant, qui jusqu'à la puberté n'était pas considéré comme un être à part entière, avait des fonctions aussi simples que précises au sein de sa famille. En tant que porteur de l'éducation de ses parents il devait être respectueux de tous les représentants du monde adulte du village, il devait être également travailleur à l'école comme à la maison. Jusqu'à douze ans environ, le garçon était beaucoup plus près de sa mère, qu'il accompagnait partout, que de son père dont l'autorité effrayait quelque peu. Puis il quittait l'école pour aider son père qui l'instruisait sur le travail de la terre. A l'adolescence il devenait progressivement plus autonome. La petite fille demeurait avec sa mère qui lui apprenait tout ce qu'elle devait savoir faire pour être une bonne épouse. C'est ainsi que l'éducation et les principes traditionnels se transmettaient des parents aux enfants. Quant à la vie familiale et quotidienne proprement dite, elle se retrouve à travers les descriptions que nous avons faites sur l'alimentation, le travail de la terre, la garde des moutons, la lessive, les corvées d'eau et de bois. En effet, ces activités faisaient partie à la fois de la vie familiale et de la vie quotidienne. Toutefois de ce travail coopératif, le personnage du père ressort en tant que pilier central de la famille. Son dur travail justifiait son autorité et son dogmatisme assurait la cohésion de la famille.

III - COURSEGOULES ; VIE PROFESSIONNELLE ET SOCIALE

Au début du siècle, le village jouissait encore d'une vie économique prospère. On rencontrait de nombreux corps de métier et parmi les principales professions nous avons choisi de vous parler de "l'agriculteur".

. La population coursegouloise était essentiellement constituée d'agriculteurs. Chaque agriculteur possédait des petits terrains, un troupeau de moutons et deux ou trois mulets, ils travaillaient pour les quelques gros propriétaires du village et exploitaient leurs propres champs très tôt le matin et le soir. L'économie coursegouloise reposait sur la production de blé. Quand les beaux jours arrivaient, le village était déserté, les habitants étaient aux champs. Jusqu'en 1920, on a exploité la terre selon les modes ancestraux. Chaque parcelle de terre, aussi petite soit-elle était cultivée. Sur les flancs du Cheiron, sur les pentes du ravin de Vescagne et sur des terrains encore plus inhospitaliers, des générations de Coursegoulois avaient monté des murettes en pierres sèches pour aménager des "restanques" cultivables. On ne ménageait pas sa peine. Pour traduire l'ampleur de la culture du blé, nous laissons Monsieur T. nous en parler dans un style image : "La terre était très bonne. D'ailleurs les vieux disaient qu'à Coursegoules il suffisait de gratter un peu les pierres pour faire pousser du blé. Quand arrivait la saison, on pouvait regarder de "Lou Méou" à Garavagne, c'était jaune de partout!". Coursegoules fournissait du blé à Vence et même à des villages éloignés. Le travail de la terre commençait dès le printemps avec le nettoyage des pierres et des chardons qui

gênaient l'exploitation des champs. On labourait alors à l'araire pour les terrains rocaillieux et pentus ou à la charrue tractée par des mulets pour les champs plats. Il y avait plus de deux cents mulets qui suffisaient tout juste aux labours et aux transports.

On se levait à cinq heures du matin, Les femmes accompagnaient leur mari et les enfants rejoignaient leurs parents après l'école. Aux moissons, l'activité du village s'intensifiait encore. Madame R. a participé aux récoltes durant sa jeunesse et nous raconte : "En juin il arrivait dans le pays quelque chose comme deux cents moissonneurs et une centaine de femmes pour lier. Tous les soirs il y avait le grand bal sur la place. Il y avait deux moissonneurs et une lieuse, çà c'était l'équipe. Il restait une bonne quinzaine de jours pour moissonner tout le blé. On moissonnait à la faucille et quand c'était midi, au coup de midi, n'importe qui, le premier qui entendait crier "lave", çà voulait dire qu'il fallait laver les faucilles et ce "lave" se répercutait dans tout le pays. Après manger on faisait une petite sieste jusqu'à trois heures puis on aiguisait les faucilles avant de retourner aux champs".

Durant l'été on restait souvent aux alentours des terres cultivées pour éviter les transports. On allait aux bastides de Viriou, de Colle Belle ou de Guizol. Après la récolte, les gerbes de blé étaient groupées près des chemins et les mulets chargés d'immenses fagots de gerbes, les amenaient sur les grandes aires dallées du village ou des fermes. Fréquemment plusieurs familles s'associaient pour le foulage. On faisait tourner les mulets sur les gerbes posées sur l'aire pour séparer les grains de l'épi. On récupérait alors la paille et, un jour de vent, on envoyait les grains en l'air avec une grande pelle en bois afin de débarrasser les grains de leur enveloppe qui partait avec le vent. Le blé remplissait alors les sacs de chanvre qui, toujours a dos de mulet" seraient amenés au moulin de la Foux ou à celui de Bramafan.

La culture du blé étant la principale production demandait énormément de temps. Mais on cultivait aussi des pommes de terre, des lentilles, des pois chiches, de l'avoine" du seigle, de l'orge, de la betterave fouragère et du Sarrazin. Ces cultures se faisaient en petite quantité car elles étaient réservées à la consommation propre des cultivateurs. D'autre part dans le quartier de la Canebière on cultivait jusqu'au début du XIXe siècle du chanvre ("lou cannabis") et du lin, qui alimentaient les tisserands du village. Ce chanvre était filé pour la fabrication des sacs de toile. Les tisserands travaillaient aussi la laine de mouton pour confectionner des "cadis" qui étaient des manteaux de toile pour les bergers.

Les foires avaient une grande importance dans la vie quotidienne. En effet l'activité commerciale du village s'articulait autour de la vente du blé et autres céréales en juillet et celle des agneaux au printemps. Les producteurs éleveurs de la région se regroupaient à des dates précises dans les grands centres pour la foire. Cet événement mobilisait entièrement la population des agriculteurs et bergers. Les foires s'étaient sur deux jours dans les villages importants, mais pour ceux de taille plus faible comme ceux de Cipièrre ou de Gréolière, la foire ne durait qu'une journée et ne concernait que les villages voisins. Les Coursegoulois prisait tout particulièrement la foire de Vence pour son ampleur et les facilités de transport- A cette occasion, Vence était littéralement envahie par la population coursegouloise et des environs. La place de la mairie était réservée aux marchands et forains, tandis que celles du Frêne et du Grand jardin formaient le champ de foire au bétail. Les marchands de matériel divers et de vêtements affluaient e tout le département. On pouvait acheter, chose rare à l'époque, des ustensiles et outils manufacturés, donc moins chers que chez le forgeron local. Les Coursegoulois vendaient une partie de leur production excédentaire et se ravitaillaient en produits et fournitures variés introuvables au village. Les transactions les plus animées mais aussi les plus délicates concernaient le bétail. On discutait du prix, de la qualité, à grands

renforts d'arguments. Avant la foire, le conseil de famille avait dressé le bilan de ce qu'il fallait vendre et acheter et à quelles conditions. Aussi pendant que les épouses et les enfants tenaient les étalages autour des charrettes remplies de grains,, les hommes dirigeaient les transactions du bétail.

Il va de soi que les prix n'étant pas fixes, de nombreux facteurs se greffaient au sein des négociations. Une fois le prix et les animaux désignés, l'acheteur payait comptant. A l'époque le crédit n'existait que très peu car c'était déshonorant. Le commerce du mouton était le principal, toutefois on pouvait également acquérir des chevaux, des mulets et des vaches. Au deuxième et dernier jour de foire, on assistait à un défilé impressionnant de troupeaux et de charrettes lourdement chargées. On regagnait tranquillement le village après ces deux jours de bain de fouie et de transactions interminables.

Les distractions bénéficiaient depuis longtemps d'une organisation communautaire. Au début du siècle, avec la loi de 1901, les Coursegoulois avaient fondé une association communale qui possédait un grand local dans la maison que l'on nomme actuellement "la caserne". Ce cercle était réservé aux hommes" Toutefois, pour certaines occasions comme la Chandeleur, les épouses faisaient de la pâtisserie et participaient aux soirées. Les hommes étaient inscrits sur une liste de membres et chaque semaine il y avait un roulement pour l'entretien du local. Les hommes "de semaine" s'occupaient du nettoyage, du service des boissons et devaient allumer le feu avant l'ouverture pour que la salie soit à bonne température. Dès octobre quand les semences étaient un peu avancées, les hommes se réunissaient tous les soirs, les dimanches et jours de fête. Tous les membres du cercle entretenaient de bonnes relations. On jouait à la belote, au vitou en sirotant des alcools et des quinquinas. Il y avait un secrétaire qui gérait l'approvisionnement des boissons et la caisse. Le prix des consommations était dérisoire. Les petits bénéfices réalisés servaient à l'achat de chaises, de verres ou au renouvellement des cartes et tapis de jeu. A la Saint Joseph, à la Saint Antoine et à la Saint Jean, tous les membres se réunissaient pour le repas du cercle. Chacun amenait son couvert, un plat cuisiné et du vin et la fête commençait. Les hommes ainsi réunis, oubliaient un moment leur travail" leurs lourdes responsabilités familiales et se prêtaient facilement aux plaisanteries et aux histoires quelque peu "osées".

Les femmes étaient plus réservées et prisait davantage les réunions en comité restreint, comme les veillées ou les discussions sur les places ombragées les soirs d'été. Les bavardages au lavoir et la compagnie d'autres femmes rendaient plus agréables ces tâches ingrates. La grande source de satisfaction des femmes était essentiellement leurs enfants qui leur témoignaient eux aussi une grande affection. Hormis ces distractions un peu sectaires, il y avait d'importantes fêtes qui réunissaient toutes les familles du village.

CONCLUSION

Pour établir le tableau de la vie quotidienne à Coursegoules, outre les documents écrits, nous avons recueilli de nombreux témoignages en cumulant les entretiens auprès des personnes âgées. Nous avons en outre élaboré un questionnaire d'enquête type ouvert avec une double thématique :

1) Souvenirs de la vie familiale et quotidienne :

- . Constitution de la famille
- . Mode d'habitation
- . Rôles parentaux
- . Statut et éducation des enfants
- . Liens inter et intra familiaux
- . Particularités matérielles et alimentaires
- . Maladies
- . Budget Temps
- . Adhésion à la croyance magique collective

2) Souvenirs de la vie sociale et professionnelle i

- . Les lieux de rencontre
- Le parlé
- . Le rôle de l'église
- . L'activité économique et les échanges commerciaux
- . Les principales professions
- . Les divertissements

A partir des réponses obtenues aux questionnaires, nous avons établi un profil pour chaque thème.

Les documents sur l'histoire de Coursegoules comme l'étude du milieu permettent de comprendre et d'éclairer les témoignages vécus que nous avons recueillis. D'emblée, le repli sur soi apparaît expliqué par deux éléments d'une part l'isolement géographique et le système d'économie fermée qui lui incombe ; d'autre part la mentalité communautaire des Coursegoulois qui remonte au moins aux années 1620, durant lesquelles, soucieux de leur unité} ils proposèrent au roi Louis XIII de racheter leur village aux créanciers des héritiers de Claude de Villeneuve pour lui en faire don s'il leur garantissait l'indépendance. Bien que ces deux hypothèses semblent avoir participé complémentirement à cet état de chose, l'analyse des influences et interactions qui les concernent s'avérerait certainement très intéressante.

La vie quotidienne de l'époque comportait de nombreuses corvées et beaucoup de travail, cependant elle n'en demeurait pas pour autant monotone comme il témoigne Monsieur T. : "Du temps de mon père, quand j'étais encore gamin, on travaillait beaucoup mais on vivait bien, même si on n'avait pas tout ce qu'il y a maintenant". Pour comprendre cette qualité de vie, malgré les conditions de travail il faut se rappeler que la majorité des Coursegoulois étaient cultivateurs et que les difficultés rencontrées dans cette profession étaient les mêmes pour tous. Aussi l'entraide et la solidarité permettaient de résoudre bien des problèmes. L'exploitation des terres se transmettait de génération en génération. Par conséquent, on héritait d'une terre mais aussi d'un mode de vie. Cela faisait partie de la suite normale des choses. La vie quotidienne du village était entièrement conditionnée par

i'exploitation des terres à blé et reproduisait fidèlement le modèle traditionnel de la vie paysanne de la région. Elle suivait le rythme des saisons.

Au printemps et en été, un regain d'activité occasionné par la préparation des terres" par les semences et par les moissons, bouleversait les mois d'automne et d'hiver consacrés aux réparations, aux constructions et au repos. Les festivités religieuses et autres, tout comme les réunions amicales aux veillées, au cercle ou sur les places" respectaient ce rythme. Toutefois ces variations saisonnières du travail et des réjouissances n'étaient pas seules à modeler l'existence des villageois. En effet si les activités se modifiaient suivant les périodes de l'année, les obligations journalières de lessive" d'approvisionnement en eau" d'alimentation et de chauffage en hiver représentaient une part importante de la vie quotidienne. De nos jours on peut aisément découper notre vie quotidienne en un certain nombre d'heures consacrées à la vie professionnelle, à la vie familiale ou à la vie sociale, au début du siècle cela n'aurait eu aucun sens. Car, à l'échelle de la famille, comme à celle du village, ces différents aspects de la vie quotidienne convenaient dans le but d'une entière collaboration entre tous. Ainsi au niveau familial, tous participaient au travail de la terre. De ce fait la vie professionnelle, la vie familiale et la vie sociale étaient liées les unes aux autres, notamment lorsqu'on travaillait à plusieurs familles sur une grande propriété. Au niveau du village, cela se vérifiait également lors de la restauration des routes ou du regroupement des troupeaux pour la transhumance. L'intérêt collectif assurait l'indépendance et la survivance du village. C'est dans cette ambiance sécurisante de solidarité et d'immuabilité que les villageois organisaient leur existence, avec la quiétude et la simplicité typique des gens attachés à la terre.